

PREMIÈRES RÉFLEXIONS
SUR LES NOUVELLES
« LECTURES DE SEMAINE »

LE troisième et dernier volume des « lectures de semaine », paru récemment, nous permet d'avoir maintenant une idée exacte de l'ensemble. Déjà, un grand nombre de communautés diverses ont utilisé ces lectures depuis la publication du premier volume, il y a six mois, et peuvent faire part de leurs réactions¹. Il est donc possible de faire le point sur cette partie de la réforme liturgique et d'apprécier certains des enrichissements et des exigences dont elle est porteuse. C'est ce que nous voulons tenter aujourd'hui, comme une première approximation, susceptible d'être approfondie avec l'épreuve du temps et avec l'entrée en vigueur d'autres éléments de renouveau.

I. UNE REFORME PROVISOIRE ET PROPHETIQUE

Une étape significative.

La réforme liturgique issue de Vatican II avait, jusqu'ici, fort peu touché aux textes du missel eux-mêmes. Des changements de rubriques importants avaient modifié l'allure de la liturgie et mis en relief ses structures ; le rétablissement de la Prière Universelle avait heureusement renforcé le lien concret entre la messe et la vie ; bien plus encore, l'usage de la langue populaire amenait une véritable transfiguration du visage de la célébration. Mais

1. Le C.N.P.L. a bien voulu nous communiquer les réponses (plus d'une cinquantaine) reçues à la suite d'un sondage entrepris récemment. La revue belge « Feu Nouveau » a publié de son côté dans son numéro du 15 novembre le compte rendu de quelques réactions venant de Belgique.

rien n'était modifié des textes eux-mêmes de la prière et de la proclamation de la Parole.

Et voici que celle-ci à son tour change de visage. Les messes de semaine étaient naguère partagées (sauf en Carême) entre la reprise des lectures dominicales, les communs des saints, quelques messes votives peu nombreuses (et pas toujours adaptées aux circonstances, quand on ne les utilisait que pour rompre la monotonie), et enfin quelques fêtes dotées de lectures propres... qui n'étaient parfois que la reprise de péricopes déjà lues à telle fête ou dimanche. Bref, une monotonie assez lassante. Le chrétien fidèle à la messe quotidienne, le prêtre lui-même, n'attendaient pas grande nourriture de la liturgie de la Parole des jours ordinaires ! Désormais, avec le lectionnaire de semaine, tout se renouvelle ; chaque jour de l'année a maintenant son visage. Comme nous vivons actuellement la première année d'utilisation de ce lectionnaire, tout est neuf chaque matin (ou chaque soir) ; mais nous sentons que, dans un an, dans deux ans, ces mêmes lectures pourront encore être pour nous riches de découvertes. On est passé de la monotonie à la diversité ; avant tout autre bénéfique, cela apparaît déjà comme un acquis précieux.

Une étape provisoire.

Nos lectures de semaine sont un essai tenté pour préparer la réforme définitive du lectionnaire quotidien. Un essai parallèle est tenté en Allemagne. On sait d'ores et déjà que le lectionnaire définitif sera différent de l'un et de l'autre.

Ce caractère expérimental a entraîné quelque chose de hâtif tant dans le choix des textes que dans les rubriques (peu claires parfois) et dans la traduction, qui dut être élaborée très rapidement à partir de la Bible de Jérusalem. Et d'autre part, modifiant ces éléments sans toucher encore aux autres, on n'évitait pas une série de difficultés qui ont parfois gêné les usagers. Le fait de n'utiliser les nouvelles lectures qu'aux messes « de troisième et quatrième classes qui n'ont pas de lectures propres » (notion d'ailleurs peu claire et, de fait, interprétée diversement par les uns et les autres) amène de nombreuses interruptions de la lecture et la fractionne fâcheusement, en opposition avec le principe de la lecture continue. L'articulation avec les lectures dominicales n'existe guère. Celles-ci, restant inchangées, risquent de paraître moins valables que celles

de la semaine, au détriment de la place majeure que doit occuper, dans la vie chrétienne, la célébration du jour du Seigneur. Les lectures du Bréviaire sont souvent sans rapport avec celles de la messe ; plus fâcheusement encore, le même livre biblique se trouve parfois lu des deux côtés à deux ou trois semaines d'intervalle. On peut s'interroger sur ce que signifie encore le fait de célébrer une fête de saint par trois oraisons et trois textes de chant, alors que les lectures et le psaume responsorial sont sans relation avec cette fête... Bref, on éprouve une certaine sensation d'incohérence, qui devra faire sérieusement réfléchir les auteurs de la réforme définitive, s'ils veulent nous éviter pareil malaise.

Une étape prophétique.

Mais la gêne ne durera pas, espérons-le, dans la liturgie entièrement rénovée. Ce qui restera, en revanche, et sera encore élargi et amélioré, c'est ce contact plus ample et profond avec l'Écriture. La messe, tout simplement, devient ou redevient le lieu privilégié de l'écoute de la Parole. C'était vrai en théorie depuis toujours. Mais le bibliste ne pouvait s'empêcher de sourire quand il confrontait les belles affirmations du liturgiste avec la pauvreté déprimante des lectures effectivement faites à la messe. Désormais, la réalité rejoint la théorie. C'est sans doute un des biais les plus réels par lesquels nous découvrons quelles richesses apportera aux chrétiens la liturgie née de Vatican II. Et c'est naturellement sur ces aspects positifs qu'il faut insister aujourd'hui dans notre réflexion. A quelle découverte de la Parole sommes-nous invités par le nouveau lectionnaire, et quelles exigences nous pose-t-elle ?

II. ESSAI D'INVENTAIRE

La richesse que nous recevons à travers le lectionnaire est un trésor très varié. D'ailleurs, l'état ancien du missel nous donnait un accès très inégal aux diverses parties de l'Écriture. La nouveauté et l'enrichissement sont donc inégaux suivant les secteurs de la Bible. Nous voudrions ici

les parcourir tous rapidement, en avançant progressivement vers ce qui paraît le plus riche et le plus nouveau.

Les épîtres.

Il existait déjà au missel une sorte de « lecture continue » de saint Paul à certaines périodes de l'année : les épîtres des dimanches après l'Épiphanie (du premier au quatrième) et après la Pentecôte (du sixième au vingt-quatrième) sont des textes choisis dans saint Paul en suivant l'ordre de la Bible. En outre, le missel contenait déjà, au dimanche ou en semaine, de très nombreux textes de saint Paul et des Epîtres catholiques. La nouveauté, ici, n'est donc pas radicale. On est d'ailleurs un peu dérouté de l'omission systématique des textes lus le dimanche, ce qui nous prive de passages importants et ne permet pas toujours de suivre le mouvement d'une épître. Un choix comme celui qui a été fait pour l'épître aux Ephésiens à la semaine du seizième dimanche après la Pentecôte est très intéressant par la lecture des pages décisives du début qu'on ne lisait pas à la messe ; mais l'absence totale des chapitres 3, 5 et 6 donne l'impression d'un certain déséquilibre... Seule, finalement, la première épître de saint Jean nous est donnée (du 29 décembre au 12 janvier) dans sa presque totalité, avec la richesse de ses thèmes.

Les Evangiles et les Actes.

Voici maintenant une étape de grande découverte. On lisait, certes, beaucoup de passages des Evangiles dans la liturgie du dimanche et de la semaine. Aucun épisode essentiel, sans doute, n'en était absent. Remarquons seulement qu'on choisissait, en général, les épisodes synoptiques dans Matthieu ou dans Luc, au détriment de Marc, dont le missel ne donnait qu'une douzaine de péripécopes (quatre seulement aux dimanches et fêtes d'obligation !).

Mais nous avons désormais une nouvelle manière de lire les Evangiles. Non plus sous forme de péripécopes isolées, prises tantôt à l'un tantôt à l'autre des quatre livres, mais dans la continuité et la cohérence de chacun des quatre pour plusieurs semaines à chaque fois. Joie de lire d'un seul bloc le discours sur la montagne (malheureusement amputé de quelques passages importants lus le dimanche

et, de ce fait, bizarrement découpé) ou le discours sur le pain de vie, ou le discours après la Cène. Mais aussi — de manière plus subtile à saisir, peut-être, — joie de retrouver les divers thèmes de la montée vers Jérusalem dans Luc, ou la manifestation du Sauveur dans les premiers chapitres de Marc. Pour ce dernier, c'est dans la liturgie une découverte à peu près totale : nous lisons enfin, presque en entier, ce texte si vigoureux, si vivant, qu'on nous refusait jusqu'ici. Les Actes, de même, cessent d'être un livre auquel on emprunte, en de rares occasions, quelques récits ou discours choisis : c'est maintenant, au long du temps pascal, le vivant tableau de l'existence et des luttes de la première génération chrétienne.

Nous permettra-t-on d'exprimer un regret, qui n'évoque peut-être qu'un problème sans solution ? Les récits de la passion du Seigneur, si riches pour la foi chrétienne, non seulement dans leur dynamisme d'ensemble mais dans chaque détail des gestes et paroles du Seigneur, ces récits qui sont sans doute la catéchèse chrétienne la plus primitive et la plus fondamentale, ne nous sont encore livrés que dans les quatre longues lectures de la semaine sainte, belles et saisissantes certes, parfaitement insérées dans le cadre le plus adéquat, mais plus capables de nous faire saisir un ensemble que de nous faire méditer sur les détails. Ne pourrait-on les reprendre à une autre période de l'année ? Ce n'est peut-être guère pensable... il semble déjà que bon nombre de fidèles ont été choqués d'entendre dans Luc, au mois d'octobre, le récit des Rameaux...

L'Ancien Testament.

Tout le monde reconnaît que ce sont les lectures d'Ancien Testament qui représentent la plus grande nouveauté. Non qu'il fût absent jusque-là. Aux amateurs de statistiques nous dirons qu'il fournissait déjà au missel cent trente péricopes et qu'on en a introduit cent cinquante de plus. Pourtant il n'est pas vrai qu'on ait seulement doublé ce qu'on nous donnait jusque-là.

C'est au Carême et aux Quatre-Temps qu'on lisait le plus d'Ancien Testament, et toujours en liaison (souvent excellente, parfois artificielle) avec l'évangile ou le thème central d'une célébration. Les sapientiaux et les prophètes étaient assez fortement représentés ; les livres historiques étaient presque absents : *aucun* texte n'évoquait Abraham,

et David n'apparaissait qu'avec le récit du recensement... à la messe votive contre les épidémies !

Le nouveau lectionnaire consacre d'abord le temps de la Septuagésime à une lecture de la geste patriarcale², essentiellement centrée sur Abraham (deux lectures sur Jacob..., rien sur Joseph..., mais cela permet au moins de présenter suffisamment le Père des croyants) et très judicieusement encadrée par deux lectures du chapitre 11 des Hébreux. Après la Pentecôte commence, avec Moïse, une histoire d'Israël qui se poursuit jusqu'à l'Exil, au long de douze semaines³ : Moïse et le cheminement d'Israël de l'esclavage à la liberté, David, Salomon, Elie, les étapes de l'inexorable ruine des deux royaumes apparaissent tour à tour, témoignages du dessein de Dieu et des vicissitudes de la foi d'Israël. Une autre série s'ouvre peu après avec les prophètes : Amos, Osée, Michée, Jérémie, Ezéchiel. Puis c'est Daniel et, pour finir, en trois semaines, les Sapientiaux (souvent sacrifiés, en fait, par la venue de l'Avent ou plutôt des deux semaines « eschatologiques » qui le précèdent). Isaïe, lui, selon une très ancienne tradition, domine le temps de l'Avent. Chaque époque, chaque genre littéraire, chaque livre a sa consistance dans cette lecture. C'est vraiment l'Ancien Testament comme expression de la vie religieuse d'un peuple tendu vers son accomplissement qu'on peut ainsi rejoindre⁴.

Les psaumes.

Les psaumes jouent, dans la liturgie, un rôle à part. Le renouveau récent leur a rendu une place de choix, en donnant au peuple chrétien la possibilité de les chanter en français. Mais pour la messe, les livres officiels en restaient aux organes témoins, donnant une antienne, un verset auxquels on pouvait, bien sûr, ajouter d'autres versets,

2. C'est en Abraham que commence l'histoire du salut. Cela n'ôte rien à l'importance de la « préhistoire du salut » que représentent les onze premiers chapitres de la Genèse ; ceux-ci sont totalement absents du lectionnaire ; on lit le ch. 1 à la veillée pascale, mais le paradis terrestre et la chute restent inconnus de la liturgie, ce qui est assez étrange.

3. Précisons que cette lecture est interrompue deux fois par la lecture des deux épîtres aux Corinthiens. Certains ont contesté cette alternance de l'Ancien Testament et du Nouveau. Pour notre part, nous imaginons mal une autre solution.

4. Pour être complet, il aurait fallu parler de l'Apocalypse. On la découvre, de la même manière que les livres prophétiques de l'Ancien Testament, pendant les deux dernières semaines après la Pentecôte.

mais cela était livré à l'improvisation ou au travail des pasteurs. Chaque jour, maintenant, quelques strophes d'un psaume ou d'un cantique biblique nous sont données comme un ensemble significatif et consistant, avec un refrain proposé pour l'assemblée. Le choix ainsi établi recouvre presque tout le psautier (plus de cent vingt-cinq psaumes sont ici représentés, et plusieurs cantiques bibliques). Prier vraiment avec les psaumes, sous une forme simple permettant l'intervention du peuple, est maintenant possible aux plus modestes de nos assemblées eucharistiques.

Pour achever ce tour d'horizon, il aurait fallu parler des diverses périodes où les lectures nous sont proposées par thèmes, c'est-à-dire essentiellement de l'avant-dernière semaine après la Pentecôte à l'octave de l'Épiphanie, au moins pour l'Évangile (Isaïe et la première épître de Jean représentent, à partir de l'Avent, la plus grande partie des épîtres, l'un avant et l'autre après Noël). Ces groupements élargiront de façon intéressante les lectures des dimanches et des grandes fêtes de ces temps, avec peut-être le risque, à certains moments, de répétitions dues à la lecture trop proche des parallèles synoptiques. Cela pourrait amener quelque lassitude et des difficultés pour l'homélie quotidienne.

Faut-il conclure ? Il suffit sans doute d'exprimer, au-delà des multiples critiques de détail qui pourront être faites, une très grande joie. Il est vrai, désormais, qu'on lit la Parole de Dieu à la messe et qu'elle s'y présente dans sa diversité et sa cohérence.

III. VERS DE NOUVEAUX MODES D'INITIATION

Quand on a dit sa joie, on doit aussitôt constater qu'un chemin reste à parcourir et une tâche à entreprendre. Le trésor ainsi ouvert aux chrétiens, sont-ils tous en mesure d'en profiter ? Les enquêtes ou sondages entrepris font état de surprises, d'étonnements ou de difficultés. Tel texte est choquant pour certains, les oracles prophétiques sont difficiles à assimiler pour d'autres, ailleurs les récits paraissent ennuyeux et sans portée spirituelle. On s'interroge aussi sur le profit que peuvent tirer de ces lectures les chrétiens (certainement nombreux) qui viennent à la messe

chaque semaine une ou deux fois en dehors du dimanche. On regrette que chaque messe n'ait plus son unité. On a peur qu'une homélie éventuelle n'allonge la célébration, ce qui gêne les personnes pressées par leur horaire de travail, mais parfois aussi des communautés dont la vie comporte avant ou après la messe un temps d'oraison ou des prières prescrites par la règle. Remarques de valeur inégale sans doute, mais qui expriment toutes une question à laquelle il faut répondre. Une initiation s'impose, et aussi, sans doute, une réflexion nouvelle sur certains modes de vie spirituelle. Proposons seulement quelques remarques modestes qui voudraient aider à une recherche dans ce sens.

Entrer dans l'ambiance biblique.

Ces lectures doivent être, pour nombre de chrétiens, le chemin privilégié d'une découverte de la Parole de Dieu, mais peuvent-elles, à elles seules, assurer une initiation satisfaisante pour ceux qui ne sont guère familiarisés avec la Bible et ont, pour tout bagage, une histoire sainte apprise dans leur enfance (voire moins encore...) ? Il semble que non. Ne faudrait-il pas déterminer le minimum d'initiation biblique requis pour pouvoir réellement profiter de ces lectures ? Un travail sérieux devrait sans doute être entrepris en ce sens, par des hommes ou des équipes s'efforçant de saisir ici l'essentiel, et de mettre en œuvre des instruments d'initiation accessibles à tous, qu'il s'agisse de brochures, de plans de cercles bibliques ou d'autres moyens plus « modernes (expositions, films, disques ?). Tentons d'indiquer quelques pistes de recherche.

Il faudrait faire découvrir aux chrétiens que la connaissance de Dieu n'est pas normalement le résultat d'un effort de réflexion abstraite ou de contemplation arrachant l'homme à la vie. Pour le chrétien, cette connaissance suppose fondamentalement la référence à une histoire du salut qui comporte une étape de préparation, de recherche et de questions posées (l'Ancien Testament), une étape décisive de réponse, de lumière, de don de Dieu (le Nouveau Testament), et une phase de mise en œuvre « jusqu'à ce qu'Il vienne » (l'Eglise). Vivant dans la troisième phase, nous ne pouvons y tenir le rôle qui nous revient qu'en fonction des deux premières.

Plus concrètement, il faudrait que le chrétien connaisse comme instinctivement l'essentiel du déroulement de cette

histoire et l'apport caractéristique des témoins fondamentaux du travail de Dieu dans le monde, d'Abraham à Paul et Jean.

Enfin, la lecture fructueuse de la Bible suppose un minimum d'initiation à un langage, à des « genres littéraires », à la signification religieuse de destinées qui ne sont pas toutes exemplaires, voire à ce qu'est une expression plus poétique que rationnelle.

Ces trois pistes (auxquelles il faudrait peut-être en ajouter d'autres) ne sont évidemment pas trois étapes. Il faudrait les saisir ensemble comme préoccupations majeures d'un travail qui se devrait d'être simple, présenté en peu de pages ou de réunions, adapté à tous les chrétiens de bonne volonté quel que soit leur niveau de culture, et qui, sans doute, serait entrepris désormais dès le temps de l'initiation chrétienne donnée aux enfants ou aux catéchumènes. Bien des recherches déjà faites pourraient être utilisées pour cet effort, que certains sans nul doute ont déjà parfaitement réussi. Reste à le généraliser...

Se nourrir de la Bible avec l'Eglise.

Ce nécessaire travail préalable étant assuré pour donner au chrétien la clé des lectures liturgiques, il faudra que celles-ci jouent leur rôle dans sa vie. Cela suppose qu'on évalue correctement le rôle de la liturgie de la Parole dans l'existence de ceux qui se veulent authentiquement chrétiens.

Pensons au chrétien qui vient à la messe une ou deux fois par semaine en plus du dimanche. Admettons qu'il y vient avant tout pour participer au sacrifice du Seigneur et communier à son Corps. La liturgie de la Parole lui apparaît peut-être comme une préparation à cet acte essentiel. Il y écoutait naguère distraitemment des lectures peu variées. Son attention, aujourd'hui, est attirée par des textes plus divers. S'il a reçu l'initiation élémentaire dont nous venons de parler, il saura, au passage, évaluer assez justement la signification religieuse de ces textes, mais ils ne le marqueront pas. Ce sera intéressant, mais non décisif.

Il faut, dès lors, supposer une autre attitude, penser que la vie chrétienne authentique, engagée, comportant de sérieuses révisions de vie, ne peut être qu'une vie située dans l'histoire du salut par un large contact vivant avec l'Écriture. Les lectures de la messe deviennent alors réellement

importantes. On peut imaginer que beaucoup de chrétiens s'imposent l'effort de lire chaque jour, ou chaque semaine, la tranche d'Écriture proposée par l'Église, que leur méditation (et aussi celle des religieux et religieuses) s'appuie souvent, sinon toujours, sur ces textes. Bref, il s'agit de faire du lectionnaire le livre de vie chrétienne d'un grand nombre de chrétiens, qu'ils viennent, ou non, à la messe chaque jour. Est-ce une utopie ? Il semble que, déjà, certains, avec l'aide du « lectionnaire de semaine à l'usage des fidèles⁵ », s'orientent en ce sens. N'aboutirait-on pas ainsi à enraciner dans la Parole de Dieu de manière plus vraie l'existence de ceux qui essayent de vraiment vivre leur foi ? Ne les mettrait-on pas entre eux dans une communion concrète qui pourrait les aider puissamment à vivre consciemment dans la fraternité de l'Église ?

Renouveler les attitudes dans la célébration.

La messe où sont introduites les nouvelles lectures prend un visage nouveau, ce qui implique de nouvelles attitudes pour les différents participants. Nous avons déjà mentionné l'intérêt et donc l'importance que cette réforme donne à la liturgie de la Parole. Celle-ci doit apparaître en semaine comme un élément majeur de la célébration (elle l'était déjà certainement le dimanche pour la plupart des chrétiens).

Cela entraînera sans doute le déplacement de certains accents. L'esprit humain a besoin d'unité. Ceux qui vivent consciemment la messe cherchaient à saisir l'unité d'une messe donnée à partir de la fête célébrée, autour de laquelle s'unifiaient les différents textes, lectures, prières et chants. Des efforts analogues étaient tentés pour les messes du temporel, ce qui, d'ailleurs, n'allait pas sans quelque artifice pour les messes « per annum », dont on sait les vicissitudes historiques, rassemblant finalement par hasard des éléments dont l'unité n'était pas préméditée. Il semble que, désormais, une recherche d'un autre type est à tenter, saisissant moins l'unité de la célébration pour un jour donné que la continuité représentée par la double série

5. On sait qu'il s'agit d'une publication en quatre fascicules trimestriels (dont deux sont actuellement parus) entreprise en commun par les auteurs de missels pour les fidèles. On y trouve, avec les textes, des introductions aux grandes étapes de la lecture et une brève notule d'introduction à chaque texte, notule qui pourrait à la rigueur être lue dans le cadre de la célébration avant la lecture correspondante.

des épîtres et des évangiles. Peut-être faut-il réfléchir à ce que signifie la célébration de l'eucharistie non plus tel jour, en l'honneur de tel saint, mais durant telle période, à la lumière de tel livre biblique et de telle séquence évangélique, tout en intégrant (est-ce possible ?) la coloration qu'y apporte, au jour le jour, la mention (devenue très discrète) des fêtes ou du dimanche précédent. Ici, tout est à faire et nous ne pouvons que suggérer une recherche.

Une autre exigence est posée dans la célébration à la conscience du célébrant. Celui-ci, pour commencer, n'échappe pas à la condition des autres participants : les lectures sont neuves, il peut en nourrir sa prière ; peut-être lui faudra-t-il, pour cela, renouveler lui-même sa culture biblique. Le besoin d'unité spirituelle dans la célébration le concerne autant que les fidèles. Mais comme célébrant, il est aussi pasteur. Sans doute ne peut-on plus, comme jadis, aborder la célébration sans se préoccuper du contact avec le peuple, si réduit soit-il. Il faut proclamer les textes, ce qui déjà suppose un goût, une intelligence, une communion à la Parole, un accueil et un besoin de communiquer. Bien souvent, il faut aider — serait-ce très modestement — à comprendre, s'arrêter à certaines étapes, souligner l'axe ou l'intérêt de ce qu'on va lire, ou de ce qu'on vient de lire. Si hâtifs soient-ils⁶, les éléments fournis par le « lectionnaire des fidèles » peuvent être utiles au célébrant pour guider ainsi son peuple. Faut-il faire une homélie ? Non, sans doute, s'il s'agit pour le prêtre de passer un long moment à la préparer et pour les fidèles de prolonger d'un quart d'heure le temps qu'ils arrivent à passer à l'église dans une existence bousculée. Mais ne peut-on partager fraternellement ce qu'on ressent à découvrir un texte (surtout si on en a fait quelque peu le thème de sa prière personnelle), et dire, à des chrétiens qu'on connaît, comment on voit aujourd'hui dans leur vie le « point d'impact » d'une parole, d'une situation, d'une étape de l'histoire d'Israël ou de la vie du Seigneur ? En peu de mots, cela peut rassembler la communauté, concentrer son attention, la préparer à la communion dans l'Eucharistie. Et sans doute découvrira-t-on alors qu'une « homélie de semaine » doit être tout autre chose qu'une homélie dominicale.

6. C'est un aveu que nous faisons, ayant participé à l'élaboration de ces fascicules : il a semblé que pour un lectionnaire provisoire appelé à durer peu d'années, il fallait surtout donner sans tarder un minimum de guide de lecture. Dès lors, les délais imposés empêchaient de longuement mûrir la rédaction.



Qu'on nous permette, en finissant, de revenir à notre titre. Ce ne sont là que « premières réflexions ». D'étape en étape, la réforme liturgique modifie nos attitudes dans une interaction permanente avec toute notre vie... Nous souhaiterions seulement avoir aidé nos lecteurs à découvrir par eux-mêmes, en allant plus loin que nous, ce qu'apporte à la vie de l'Eglise un nouveau mode de contact avec la Bible dans la célébration eucharistique.

Pontigny.

CLAUDE WIÉNER.